

Charlyne PRUNEAU

Georges LECUR

La fabrique de la haine :
Construction identitaire et
radicalisation en ligne chez les
incels



Promotion 2024-2025

Résumé

Le phénomène des *incels* (*involuntary celibates*) attire une attention croissante en raison de sa dimension radicale et de sa présence active dans des communautés numériques. Composés principalement de jeunes hommes se définissant par leur incapacité à établir des relations sexuelles ou amoureuses, ces groupes développent une vision du monde marquée par la frustration, le ressentiment, et parfois la violence. Cet article explore les dynamiques psychosociales qui mènent à l'émergence d'une identité collective radicalisée. En mobilisant la théorie de l'identité sociale, la littérature sur les communautés en ligne et les recherches sur la radicalisation, nous analysons les trajectoires d'engagement et les processus de justification de la violence.

Mots-clés : Incel, Radicalisation, Communautés en ligne, Identité collective, Violence

Abstract

The phenomenon of *incels* (*involuntary celibates*) is gaining increasing attention due to its radical nature and active presence in online communities. Composed primarily of young men who define themselves by their inability to form sexual or romantic relationships, these groups develop a worldview characterized by frustration, resentment, and sometimes violence. This article explores the psychosocial dynamics that lead to the emergence of a radicalized collective identity. By drawing on social identity theory, literature on online communities, and research on radicalization, we analyze the pathways of engagement and the processes through which violence is justified.

Keywords: Incel, Radicalization, Online Communities, Collective Identity, Violence

Introduction

Depuis quelques années, le terme *incel* (*involuntary celibates*) est passé du jargon d'Internet aux rapports des services de renseignement et à la littérature scientifique sur les radicalisations. Ce groupe, principalement composé de jeunes hommes se déclarant exclus de la sphère relationnelle et sexuelle, produit en ligne une vision du monde marquée par la frustration, la haine, et parfois, la légitimation de la violence (Baele, Brace & Coan, 2019 ; Hoffman, Ware & Shapiro, 2020).

La présence de cette frange de la société, au niveau international, est de plus en plus visible du grand public notamment grâce aux nombreux reportages et documentaires réalisés à ce sujet. En France, en 2022, le documentaire *Mascus. Les hommes qui détestent les femmes* (Brisard, 2022), illustre l'émergence médiatique et sociopolitique de ces groupes, en soulignant leur rôle croissant dans les discours antiféministes contemporains. Plus récemment, la série Netflix *Adolescence* illustre avec acuité certains des ressorts psychologiques et sociaux de cette marginalisation masculine, notamment en explorant les effets de la solitude, de l'isolement numérique et des modèles de masculinité imposés sur les jeunes. En filigrane, elle met en lumière des trajectoires qui, sans nécessairement conduire à une radicalisation, révèlent un malaise profond face aux normes de genre et aux injonctions de réussite affective.

Les *incels* se construisent dans un contexte d'isolement affectif, de rejet ressenti et d'hostilité croissante envers les femmes et les hommes perçus comme dominants. Leur identité ne naît pas d'une simple exclusion, mais d'une communauté en ligne qui transforme leur souffrance en idéologie. Dans cet univers, le rejet social et sexuel n'est pas vécu de manière individuelle, mais comme un élément structurant d'une vision collective du monde, où une hiérarchie de genre et des rapports de domination sont omniprésents. Les *incels* se voient comme les victimes d'un système social qui favorise d'une part les hommes attirants (les *Chads*) et d'autre part les femmes jugées incapables de les voir autrement que comme des faibles.

L'hypothèse de cet article est que l'idéologie *incel* se développe dans un entre-soi numérique et émotionnel, articulé autour d'une logique de victimisation collective, facilitée par des mécanismes de socialisation radicale. Ce processus s'appuie sur un isolement social et affectif qui sert de matrice identitaire pour ses membres. L'exclusion vécue par les *incels* devient ainsi une force structurante de leur identité, et cette expérience se transforme en une idéologie de résistance et de révolte contre les structures sociales et sexuelles qui les écartent. Le rôle des forums en ligne, des chambres d'écho et des algorithmes renforçant leurs croyances est également un facteur clé de cette dynamique.

Nous nous appuyons sur une bibliographie pluridisciplinaire (psychologie, sociologie, science politique et criminologie) et de nombreuses études empiriques récentes pour explorer ce phénomène. Cet article s'intéressera notamment à la manière dont la communauté *incel* utilise l'isolement affectif comme point de départ d'une radicalisation identitaire, et comment cette souffrance se transforme en une idéologie de lutte, nourrie par les interactions numériques.

L'isolement social et affectif, en tant que matrice identitaire, joue un rôle crucial dans la manière dont les individus, en particulier au sein de la communauté des *incels*, forment et comprennent leur identité personnelle. Dans ce contexte, la solitude et le rejet amoureux ne sont pas simplement des expériences isolées, mais des éléments fondateurs d'une vision du monde profondément influencée par des normes et attentes sociales rigides. L'idéal masculin

hégémonique, axé sur la performance sexuelle et les relations amoureuses comme preuve de succès social, crée un environnement où la frustration devient le terreau de la radicalisation.

1. Isolement, souffrance et construction identitaire

1.1 Le rejet amoureux et social comme matrice identitaire

Le rejet social comme matrice identitaire

Les *incels*, ou *involuntary celibates*, construisent leur identité autour d'un sentiment d'exclusion des sphères affective et sexuelle. Ce rejet, initialement vécu de manière personnelle, est progressivement interprété comme un marqueur social durable. Dans cette communauté, la solitude n'est pas perçue comme un accident de parcours, mais comme une preuve d'injustice structurelle, une assignation à une place de dominé dans l'ordre sexuel.

Cette expérience engendre une souffrance psychologique intense, marquée par la honte, l'impuissance et la dévalorisation de soi (Leavitt & Snyder, 2022 ; Sparks, Zidenberg & Olver, 2022). À travers la théorie de l'étiquetage (Becker, 1963), on comprend comment les *incels* intériorisent leur stigmatisation. Classés comme inadaptes ou indésirables, ils adoptent ce statut jusqu'à le revendiquer. Ce processus transforme leur détresse individuelle en une identité collective, où l'humiliation devient constitutive du « nous ».

Ce rejet amoureux et sexuel n'est ainsi plus perçu comme un échec personnel, mais comme un fait social discriminant. La hiérarchie genrée devient un cadre explicatif central avec d'un côté, les *Chads*, hommes valorisés socialement et sexuellement et de l'autre, les *incels*, relégués à une forme d'invisibilité. Cette dichotomie (Ging, 2019) alimente un sentiment d'injustice et d'illégitimité, où l'on considère que l'accès aux relations n'est plus déterminé par les qualités humaines mais par des critères superficiels souvent inaccessibles. Cette dynamique rappelle également le modèle de l'« autre » défini par Beauvoir et mobilisé par Lopes (2023), où la femme est perçue comme la gardienne du système d'exclusion, et l'homme faible comme un sujet désindividualisé.

De la douleur individuelle à l'idéologie communautaire

Dans les espaces numériques *incels*, cette expérience intime se transforme en récit collectif. La souffrance personnelle, d'abord silencieuse, est reconfigurée comme symptôme d'un système perçu comme arbitraire et inégalitaire (Davies, 2022). Les forums deviennent alors des lieux de reconnaissance mutuelle où les témoignages de rejet s'y répondent, se valident et tissent un récit d'oppression partagée.

Ce phénomène produit une forme de victimisation collective qui dépasse le simple soulagement émotionnel et forge une appartenance. Loin d'être une posture disqualifiante, le statut de victime devient source de légitimité et de solidarité. Comme le note Lounela (2024), les *incels* transforment leur souffrance individuelle en récit, articulé autour de l'idée d'un système injuste dirigé contre eux. Cette relecture idéologique du mal-être est consolidée par la répétition des témoignages sur les forums (Jaki et al., 2019), où la solitude n'est plus une condition personnelle mais une preuve de persécution.

La souffrance devient alors un langage commun, un socle partagé. Au lieu d'être dépassée, elle est élevée au rang de fierté douloureuse, d'élément distinctif du groupe. Cette relecture permet une transmutation. En effet, les *incels* ne se vivent plus seulement comme des exclus, mais comme les représentants lucides d'une minorité opprimée. Leur mal-être devient un acte d'accusation contre la société, et leur révolte, une posture de résistance.

En somme, l'identité *incel* se construit à la croisée de plusieurs facteurs : l'exclusion vécue, sa rationalisation idéologique, et sa validation par les pairs dans des espaces communautaires numériques. Ces éléments créent une structure propice à la radicalisation (McCauley & Moskalenko, 2014), où la souffrance n'est plus seulement subie mais revendiquée comme légitime.

1.2 La *redpill* : une lecture idéologique du monde social

Le concept de *redpill*, tiré du film *The Matrix* (1999), constitue un pilier fondamental de l'idéologie *incel*. Il désigne une prise de conscience brutale d'une vérité que la société chercherait à dissimuler. Loin d'être fondés sur l'égalité ou le mérite, les rapports entre les sexes seraient structurés par une logique hiérarchique violente, dans laquelle les hommes les moins dominants (les *incels*) sont systématiquement sacrifiés au profit des hommes séduisants et socialement valorisés (les *Chads*).

Cette vision, bien que simplificatrice, fournit une cohérence idéologique au ressentiment puisqu'elle légitime l'échec sexuel non pas comme un défaut individuel, mais comme la conséquence d'un système biaisé. La *redpill* devient ainsi une grille de lecture totalisante du monde social, que l'on pourrait qualifier de cosmologie genrée. Dans cette vision, la sexualité et les relations affectives sont perçues comme des champs de bataille, où seuls comptent la force, le pouvoir, l'apparence et le statut. Les femmes, dans cette logique, sont vues comme hypergames en choisissant stratégiquement les partenaires les plus dominants, reléguant les autres à une exclusion affective permanente (Zimmerman, 2022).

Cette interprétation s'oppose frontalement aux discours sur l'égalité, considérés comme des illusions véhiculées par des idéologies telles que le féminisme. La *redpill* postule que seuls les *incels* « éveillés » voient la vérité. Ils seraient les déçus lucides d'un système biaisé, tandis que le reste de la société demeure dans le déni. Elle n'est pas qu'une théorie puisqu'elle constitue une véritable cosmovision, où la réalité est divisée entre ceux qui savent (les *incels*) et ceux qui restent aveugles (la société en général).

À travers cette construction, les *incels* se positionnent non seulement comme des victimes, mais aussi comme des voyants lucides dans un monde d'illusions. Cette posture de révélation est typique des mouvements conspirationnistes et extrémistes (Ebner, 2020), qui transforment la souffrance personnelle en savoir supérieur et en mission.

Ce schéma est renforcé par les discussions dans les forums, où le lexique spécifique *incel*, tel qu'analysé par Klein & Golbeck (2024), codifie les rôles, justifie les haines, et oriente les diagnostics. Loin d'être anodin, ce langage est un outil d'endoctrinement lent, où les émotions sont alignées sur des récits de guerre entre les sexes. En ce sens, la *redpill* devient un vecteur

de radicalisation, donnant une explication totalisante du mal-être, désignant des coupables (les femmes, les *Chads*, les féministes), et légitimant des réactions hostiles, voire violentes.

Ce cadre idéologique opère un glissement décisif de la plainte individuelle au rejet global de l'ordre social. La *redpill* nourrit diverses postures :

- L'hostilité, notamment envers les femmes, accusées de manipuler les règles du jeu sexuel à leur avantage ;
- Le repli, où certains *incels* choisissent de se retirer du monde social, persuadés que toute tentative d'intégration est vaine ;
- La revanche, parfois violente, lorsque des individus estiment que seule une action radicale peut restaurer leur dignité ou attirer l'attention sur leur souffrance.

En définitive, la *redpill* agit comme un récit de révélation et de justification. Elle rationalise les frustrations individuelles en les intégrant dans un schéma explicatif global, où les *incels* ne sont plus simplement malchanceux ou marginalisés, mais victimes désignées d'un système structurellement inéquitable. Cette réalité alternative, à la fois explicative et mobilisatrice, constitue un ferment puissant de radicalisation. Elle confère à ses adeptes un sentiment d'appartenance à une élite lucide, investie d'une mission : dénoncer, résister ou punir un monde qu'ils jugent fondamentalement injuste.

La figure du martyr, comme Elliot Rodger, est dans ce contexte érigée en modèle. Elle incarne la vengeance d'un homme qui, se considérant sacrifié par le système, a choisi de frapper en retour. Ce genre d'odyssée, souvent relayée et mythifiée dans les espaces *incels*, participe à la légitimation d'une violence perçue comme juste et nécessaire.

2. Communautés en ligne : catalyseurs de radicalisation

2.1 Les forums comme chambres d'écho identitaires

Les communautés en ligne comme Reddit (*r/incels* ou *r/braincels*), 4chan, incels.is ou Kiwifarms ont joué un rôle central dans la structuration de l'identité *incel*. Bien plus que de simples plateformes de discussion, ces espaces numériques fonctionnent comme des chambres d'écho idéologiques, où les récits personnels de rejet, les frustrations sexuelles et les ressentiments sociaux sont partagés, validés et amplifiés.

Les membres y trouvent une reconnaissance immédiate. Leurs expériences, souvent moquées ou ignorées dans la sphère publique, y sont accueillies avec empathie et légitimées. Cette validation mutuelle favorise la construction d'un sentiment d'appartenance fort. La souffrance individuelle devient alors le point de départ d'un discours collectif, dans lequel les *incels* se perçoivent non plus comme des individus marginalisés, mais comme les victimes d'un système injuste, contrôlé par les femmes et les *Chads*. Ce processus renforce l'idée que leurs perceptions ne sont pas seulement partagées, mais fondées, même lorsqu'elles contredisent les normes dominantes (Jaki et al., 2019).

La dynamique communautaire ne se limite pas à l'idéologie. Elle modifie également le langage. Une étude linguistique récente (de Roos, Veldhuizen-Ochodničanová, & Hanna, 2024) a montré que l'usage de termes extrêmes et émotionnellement chargés s'intensifie dans le temps,

traduisant une montée en radicalité discursive. Ce durcissement du vocabulaire correspond à une montée en hostilité envers les femmes et les figures de pouvoir sexuel perçues (*Chads*, féministes, institutions).

En effet, au fil des interactions, ces forums développent une logique de renforcement idéologique où les opinions misogynes, complotistes ou haineuses sont répétées, normalisées et radicalisées. Dans cet environnement fermé, la contradiction est quasi absente. Ce phénomène, caractéristique des chambres d'écho, produit un effet d'entraînement où les discours extrêmes sont non seulement tolérés, mais valorisés. La haine devient un langage commun, les figures violentes des martyrs sont glorifiées, et les récits de victimisation nourrissent un imaginaire de revanche.

Cette dérive est amplifiée par les algorithmes des plateformes numériques. Ceux-ci proposent en boucle des contenus similaires à ceux déjà consultés, créant un effet de bulle informationnelle. Des travaux récents sur l'architecture des réseaux sociaux (Whittaker, Costello & Thomas, 2023 ; Centre for Research on Security Practices, 2022) montrent que ce phénomène favorise la polarisation idéologique. Dans le cas des *incels*, cela enferme les individus dans un univers homogène, validant continuellement leurs frustrations.

La dimension émotionnelle est également renforcée. McCauley & Moskaleiko (2017) notent que la radicalisation passe souvent par un sentiment d'injustice partagé, exacerbé dans les espaces communautaires. Ainsi, la combinaison de la validation mutuelle, de la dynamique de groupe et des algorithmes crée un écosystème numérique propice à la radicalisation. Ces forums ne sont donc pas des lieux neutres mais constituent des laboratoires de radicalisation, où l'idéologie est nourrie par la reconnaissance, le mimétisme, et la validation émotionnelle.

2.2 L'effet communautaire et la normalisation de la haine

Dans les communautés *incels*, les discours misogynes, violents ou conspirationnistes ne sont ni marginaux ni dissimulés mais ils sont codifiés, ritualisés, et souvent banalisés sous couvert d'humour ou d'ironie. L'usage de memes, de sarcasmes ou de lexiques propres (comme *Chad*, *Stacy*, ou *roastie*) permet d'exprimer des idées haineuses tout en contournant les normes de modération. Ce registre discursif rend les propos extrêmes plus acceptables, car il les présente comme des blagues ou des vérités cyniques (Klein & Golbeck, 2024).

Cette dynamique produit un renversement moral dans lequel les « rejetés » (*incels*) se présentent comme plus lucides et éthiquement supérieurs aux « privilégiés » (*Chads* et *Stacys*), qui incarneraient la cruauté d'un système sexuel et social biaisé. La haine devient une réponse non seulement compréhensible, mais légitime, à une injustice perçue. Loin d'être un débordement, elle est perçue comme un réflexe de survie ou une posture héroïque.

Au cœur de cette logique se trouve un processus de légitimation collective de la violence. Les figures comme Elliot Rodger ou Alek Minassian, auteurs d'attaques meurtrières revendiquées au nom de leur condition d'*incels*, sont dans certains cercles érigées en martyrs. Leurs actes sont interprétés non comme des dérives individuelles, mais comme des gestes de rétribution symbolique contre une société injuste. La souffrance personnelle se mue en vengeance

collective, et le passage à l'acte est présenté comme une forme de justice sociale inversée (Baele et al., 2019).

Ce phénomène s'inscrit dans ce que Marc Sageman (2004) décrit comme l'effet des pairs. La radicalisation ne naît pas sous l'influence de leaders charismatiques, mais de la validation mutuelle entre membres d'un groupe. Dans les forums *incels*, chacun encourage l'autre à persister dans ses ressentiments, à durcir ses positions, à envisager des formes d'action parfois allant jusqu'à la violence physique. La haine devient virale, au sens propre, par contagion sociale.

La rhétorique de guerre, omniprésente, associe les relations hommes-femmes à un rapport de force inégal. Les *Chads* sont vus comme les bénéficiaires injustes d'un système de domination et les femmes comme les agents actifs d'une sélection impitoyable. Dans ce contexte, la violence devient un langage de reconnaissance, un moyen de s'inscrire dans une communauté de souffrance et de résistance.

Mais cette violence ne reste pas toujours symbolique. À force d'être évoquée, mimée, justifiée, elle devient envisageable, voire souhaitable. Les échanges en ligne nourrissent une montée en intensité : d'abord sous forme de discours codés, puis sous forme d'apologie explicite d'actes violents, parfois accompagnés de guides, de manifestes ou d'appels à l'action. L'humour noir, utilisé pour désamorcer la gravité des propos, joue ici un rôle central dans la normalisation progressive de l'inacceptable.

Ce passage de la parole à l'acte violent est facilité par une culture de la revanche. Selon Michael (2012), dans les groupes opérant en l'absence de structure centralisée, la violence devient un moyen de s'inscrire dans une guerre asymétrique contre l'ordre dominant. Les forums *incels*, en valorisant les figures de loup solitaire, créent un imaginaire d'attaque justifiée ainsi qu'une forme de résistance individuelle.

Cette rhétorique est également renforcée par la symbolique du sacrifice. Zimmerman (2022) souligne comment les discours *incels* articulent souffrance et grandeur : l'agresseur devient une victime qui a eu le courage de rendre visible une douleur ignorée. La violence physique, dans ce contexte, est réinterprétée comme un acte politique, un message lancé à un monde perçu comme sourd.

En somme, l'effet communautaire ne se limite pas à une validation émotionnelle ; il constitue un mécanisme structurant de radicalisation, où les idées de haine et les récits de vengeance s'enracinent dans une identité partagée. Dans cet espace, la violence n'est plus un tabou mais devient une solution pour redonner un sens à l'existence et restaurer une dignité perçue comme confisquée. Elle est pensée non comme un excès, mais comme une réponse légitime à une guerre qui aurait été déclarée par d'autres.

3. L'idéologie *incel* : entre révolte et glorification de la violence

3.1 Une identité belliqueuse : structuration de l'hostilité

L'idéologie *incel* repose sur une vision du monde profondément divisée entre un *in-group* victimisé (les *incels* eux-mêmes) et plusieurs *out-groups* tenus pour responsables de leur souffrance (les femmes, les *Chads* et les féministes). Cette structuration antagoniste de l'identité repose sur une logique d'opposition radicale, qui transforme l'exclusion personnelle en conflit social.

La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner (1986) éclaire ce mécanisme. En effet, pour se sentir valorisé, un groupe a besoin de se distinguer positivement d'un autre. Dans le cas des *incels*, l'identité collective ne repose pas seulement sur la solitude ou le rejet amoureux, mais surtout sur l'idée d'avoir été spoliés, dominés ou oubliés par une société qui favoriserait des individus plus « conformes ». Cette construction du soi contre l'autre alimente un ressentiment structurant, qui joue un rôle central dans la dynamique de radicalisation.

Les femmes : figures de rejet et d'hypergamie

Les femmes sont perçues comme des agents sélectifs et stratégiques, guidées par une logique d'hypergamie (la recherche de partenaires socialement supérieurs). Cette idée, biologisante et naturalisante, est largement relayée dans les discours *incels*, comme en témoignent les analyses linguistiques des forums (Klein & Golbeck, 2024). Ce diagnostic les positionne comme victimes structurelles d'un marché sexuel inégal, gouverné par des critères perçus comme superficiels. Cette croyance transforme les expériences individuelles de rejet en preuve d'un système biaisé, où seuls les hommes les plus désirables sexuellement (les *Chads*) auraient accès à la reconnaissance affective et sexuelle. Cette vision nourrit un sentiment de trahison puisque les femmes ne sont plus simplement des partenaires refusant une relation, mais des figures actives d'une exclusion systémique. Elles deviennent des ennemies symboliques, accusées de manipuler les règles sociales à leur avantage tout en niant la souffrance des hommes exclus.

Les Chads : incarnation du privilège sexuel

Les *Chads* représentent l'aristocratie masculine dans l'imaginaire *incel* c'est à dire attractifs, confiants et dominants. Ils incarnent tout ce que les *incels* estiment inaccessibles et injustement valorisé. Ce groupe fonctionne comme un miroir inversé ; tout ce que les *Chads* possèdent est précisément ce que les *incels* considèrent comme arbitrairement refusé (la beauté, le succès social, l'accès à l'intimité). Dans cette logique, les *Chads* ne sont pas seulement enviés mais ils sont détestés, car ils symbolisent une hiérarchie sociale fondée sur des critères que les *incels* jugent superficiels, mais tout-puissants. Ils deviennent les bénéficiaires et complices d'un système qui produit leur propre marginalisation. Selon Whittaker, Costello & Thomas (2023), cette opposition entre *Chads* et *incels* structure une lecture en termes de classes sexuelles, où les premiers sont les oppresseurs et les seconds les dominés.

Les féministes : architectes idéologiques du désordre

Le féminisme est perçu comme la force idéologique qui aurait bouleversé l'ordre des genres traditionnel, désacralisé la masculinité et donné aux femmes un pouvoir excessif dans la sélection des partenaires. Les *incels* l'accusent d'avoir amplifié l'hypergamie, affaibli le rôle des hommes dans la société, et invisibilisé les masculinités marginales comme la leur (Zimmerman, 2022 ; Neymon, 2024). Les féministes deviennent ainsi des ennemis idéologiques.

Elles ne sont pas seulement vues comme porteuses de discours, mais comme responsables d'un effondrement normatif qui aurait rendu impossible toute forme de reconnaissance pour les hommes faibles ou ordinaires.

Une hostilité fondatrice de l'identité communautaire

Cette structuration duale (nous versus eux) favorise une lecture du monde en noir et blanc, typique des mouvements polarisés (Rajah, 2024). Comme le souligne McCauley & Moskalenko (2014), cette opposition identitaire est souvent un terrain fertile pour le glissement de la radicalisation cognitive vers des comportements extrêmes.

Cette configuration entre *in-group* et *out-groups* n'est pas périphérique mais elle est au cœur du récit identitaire *incel*. Elle donne un sens à la souffrance, construit une grille explicative du monde, et alimente une solidarité victimaire articulée autour de l'exclusion. L'hostilité devient donc un vecteur de cohésion. Elle structure l'appartenance, légitime les discours radicaux et justifie les comportements hostiles.

Dans ce cadre, la violence verbale (voire physique) n'est plus un débordement marginal. Elle est plutôt perçue comme une réponse rationnelle à une guerre structurelle dans laquelle les *incels* seraient les perdants désignés. Leur posture victimaire devient une position morale, et leur révolte, une résistance à un ordre vécu comme profondément inique.

En définitive, la division entre *incels* et leurs ennemis désignés ne se limite pas à une opposition affective mais elle constitue le socle d'une identité collective construite dans l'adversité. C'est en s'opposant aux femmes, aux *Chads* et aux féministes que les *incels* se pensent comme un groupe cohérent, lucide et sacrifié. Cette hostilité structurée est ce qui transforme la solitude individuelle en une force idéologique partagée, une radicalité fondée sur le rejet et la revanche.

3.2 Violence, martyrs et revanche sociale

Au sein de certaines communautés *incels*, la violence n'est pas interprétée comme une déviance isolée ou pathologique, mais comme une réaction compréhensible voire légitime à une injustice perçue comme systémique. Dans cette logique, l'agression n'est pas un acte marginal, mais le point culminant d'un processus de radicalisation nourri par le rejet, la frustration et le sentiment d'impuissance.

Les figures d'Elliot Rodger et d'Alek Minassian occupent une place centrale dans cette mythologie. Ces individus, auteurs d'attaques meurtrières revendiquées au nom de la condition *incel*, sont érigés en martyrs dans certaines sous-communautés. Ils ne sont pas seulement glorifiés pour leurs actes violents, ils deviennent les symboles d'une rébellion désespérée contre un système perçu comme cruel et indifférent.

Leur violence est ritualisée, analysée, rejouée et transformée en récit fondateur. Dans les discussions en ligne, leurs manifestes sont lus comme des textes de référence (Baele, Brace & Coan, 2019), leurs vidéos comme des appels à la lucidité. Ils incarnent l'homme « éveillé » qui, après avoir été ignoré, humilié, nié, choisit de frapper pour redonner une visibilité à sa souffrance. Le geste violent devient une forme de sacrifice politique.

Ce processus de légitimation de la violence repose sur une relecture inversée des rôles sociaux où l'agresseur est requalifié en victime ultime et où l'acte extrême devient une manifestation de justice. Dans ce cadre, la société est jugée responsable du passage à l'acte. La violence n'est plus vue comme un déraillement, mais comme une réponse logique à une oppression perçue. C'est la société avec ses normes, ses hiérarchies sexuelles, ses idéologies qui aurait poussé ces hommes à bout. Michael (2012) et Kaplan (1997) décrivent ce type d'action comme une forme de *leaderless resistance*, une radicalisation en solitaire mais nourrie par une idéologie communautaire. Dans l'univers *incel*, le *lone wolf* n'est jamais complètement seul puisqu'il agit au nom d'un collectif invisible.

Les récits ne sont pas seulement narratifs puisqu'ils ont une fonction mobilisatrice. Il offre aux *incels* une forme de reconnaissance différée. Si leur existence reste invisible, leur geste peut devenir inoubliable. L'acte violent devient un cri, une revendication d'attention, un moyen de transformer la douleur en puissance symbolique. Il inscrit celui qui le commet dans une mémoire communautaire, où la mort, qu'elle soit donnée ou reçue, devient un message adressé au monde.

Dans ce contexte, la violence devient une ressource identitaire. Elle structure un imaginaire de revanche, nourrit les récits partagés et offre un horizon de sens à ceux qui ne voient d'autre issue à leur isolement. Elle transforme des individus en figures, des frustrations en causes, et une condition marginale en posture de résistance. Ainsi, les forums *incels* deviennent parfois des lieux où l'on ne se contente pas de commenter le monde mais où on y fantasme la manière de le punir. McCauley & Moskalenko (2017) rappellent que la radicalisation se construit souvent à travers l'alignement affectif des membres. L'effet de groupe, combiné à la répétition des messages, réduit les inhibitions morales. La violence devient pensable, puis souhaitable, puis inévitable.

Enfin, cette logique sacrificielle trouve un écho dans la culture *incel* à travers l'esthétique du désespoir. Comme l'observe Ebner (2020), ces groupes développent une culture de la glorification de l'échec, où la mort (des autres ou de soi-même) devient un ultime moyen de rétablir une hiérarchie morale inversée. Dans cet univers, tuer ou se tuer n'est pas seulement une fuite, c'est un acte de témoignage, un geste politique, une déclaration.

4. Une double lecture du phénomène *incel*

4.1 Symptôme psychosocial ou idéologie réactionnaire ?

Le phénomène *incel* peut être appréhendé selon deux perspectives complémentaires : celle d'un mal-être individuel à dimension psychosociale, et celle d'une idéologie structurée à visée réactionnaire.

D'un côté, les *incels* expriment un profond désarroi émotionnel lié à la solitude, à la difficulté de nouer des liens affectifs et à une faible estime de soi. De nombreuses études (Ellenberg et al., 2023 ; Fernández-Garayzábal González et al., 2022, Sparks, Zidenberg & Olver, 2022) soulignent les troubles anxieux, la dépression, voire des sentiments chroniques de rejet social au sein de cette population. Leur adhésion à la communauté *incel* peut ainsi apparaître comme

une tentative de mise en sens de cette souffrance pour partager, verbaliser et collectiviser un malaise jusque-là silencieux.

Cependant, ce mal-être devient un point d'ancrage pour une idéologie structurée, reposant sur une lecture sexiste, misogyne et essentialiste des rapports de genre. Loin d'être un simple espace d'écoute, la communauté en ligne devient alors un cadre de radicalisation où la frustration affective se mue en discours haineux. Le ressentiment devient une explication politique : les femmes sont accusées d'avoir confisqué l'accès à l'amour, les *Chads* sont dépeints comme des oppresseurs, et le féminisme est présenté comme une force destructrice des rôles masculins traditionnels.

Plutôt que de rester dans le registre thérapeutique ou émotionnel, le discours *incel* glisse vers une critique réactionnaire de l'émancipation féminine et des normes égalitaires. Le passage du trouble individuel à la dénonciation idéologique signe une transformation ; ce n'est plus seulement une plainte, mais un positionnement politique contre l'ordre social perçu.

Le mouvement *incel* soulève une question complexe, alimentant un débat entre deux cadres d'analyse principaux, qui ne sont pas nécessairement mutuellement exclusifs. D'une part, certains chercheurs analysent le phénomène des *incels* comme étant le symptôme d'un malaise psychosocial profond, un phénomène qui trouve ses racines dans des problématiques individuelles telles que la solitude, l'anxiété sociale et la dépression (Ellenberg et al., 2023 ; Fernández-Garayzábal González et al., 2022). De l'autre, d'autres études considèrent ce mouvement comme une contre-culture réactionnaire, portée par une rhétorique misogyne et structurée par des idéaux politiques extrémistes (Neymon, 2024).

Le mouvement incel comme symptôme d'un malaise psychosocial profond

D'un côté, le mouvement *incel* peut être compris comme une manifestation de souffrances psychologiques individuelles qui se transforment en comportements collectifs. Les membres des communautés *incels* partagent souvent des expériences de rejet amoureux, de marginalisation sociale, et de difficultés relationnelles qui alimentent un sentiment général de dévalorisation et d'inutilité. Ces expériences, cumulées à des troubles tels que l'anxiété sociale, la dépression ou des troubles de l'estime de soi, peuvent créer un terrain fertile pour l'émergence de groupes qui offrent une explication collective de la souffrance et par conséquent une victimisation partagée. Dans cette optique, les *incels* seraient principalement des individus en profonde détresse émotionnelle, cherchant à donner un sens à leur souffrance en la projetant sur des boucs émissaires (femmes, *Chads*, féministes). Le recours à des plateformes en ligne leur permet de soutenir et de renforcer leurs sentiments de rejet, tout en canalisant leurs frustrations de manière collective. Ainsi, le phénomène *incel* pourrait être vu comme une réponse à des troubles sociaux et affectifs, plutôt que comme une idéologie politique structurée.

Le mouvement incel comme contre-culture réactionnaire

En revanche, certains chercheurs font l'argument que les *incels* représentent une contre-culture misogyne qui s'oppose activement aux changements sociaux, en particulier en ce qui concerne les rapports de genre et l'émancipation féminine. Ce cadre interprétatif repose sur l'idée que le mouvement *incel* n'est pas simplement une réaction à des souffrances personnelles, mais qu'il constitue une idéologie organisée, fondée sur des croyances réactionnaires, qui valorise des

formes extrêmes d'hostilité envers les femmes et les structures sociales égalitaires (Neymon, 2024). Les *incels*, dans cette perspective, ne sont pas seulement des individus isolés souffrant de rejet, mais des membres d'une communauté radicale qui cherche à renverser les normes sociales modernes, en particulier celles qui favorisent l'égalité des genres et les droits des femmes. Ce mouvement serait alors vu comme une réaction violente à la remise en question de structures patriarcales traditionnelles, où les hommes dominants étaient traditionnellement valorisés. Les *incels*, dans cette optique, sont perçus comme des individus qui se sentent dépouillés de leurs privilèges dans une société qui accorde de plus en plus d'autonomie et de droits aux femmes, et qui s'opposent activement à ces changements par une idéologie réactionnaire (Zimmerman (2022).

La souffrance réelle au service d'une idéologie extrémiste

Cependant, ces deux approches ne sont pas nécessairement opposées. Il est possible de voir dans le phénomène *incel* à la fois un symptôme de mal-être social et psychologique et une idéologie radicale. La souffrance réelle des membres de ces communautés, marquée par l'isolement social et affectif, peut effectivement devenir un catalyseur pour des croyances extrémistes et réactionnaires. L'idée de victimisation collective, qui nourrit la haine et l'hostilité, peut justifier les postures extrémistes et offrir une rationalisation à des comportements de plus en plus violents ou haineux. La souffrance personnelle peut ainsi se transformer en une grande cause sociale, renforçant la radicalisation idéologique des membres et les orientant vers des solutions violentes pour résoudre ce qu'ils perçoivent comme des injustices.

Dans ce sens, l'idée de se percevoir comme faisant partie des victimes d'un système sexuel et social oppressif, nourri par un désir de revanche, offre à ces individus une identité politique plus large que leur souffrance personnelle. En fusionnant psychologie individuelle et idéologie extrémiste, les *incels* deviennent des agents actifs dans la création d'une contre-culture misogyne, où leur mal-être est transformé en une lutte idéologique contre la société et ses évolutions.

Le modèle des deux pyramides proposé par McCauley & Moskalenko (2017) permet de les articuler. La radicalisation idéologique peut précéder ou suivre un mal-être psychologique, et l'un se nourrit de l'autre et inversement. De même, Rajah (2024) insiste sur le caractère dynamique de la radicalisation *incel*, qui ne procède pas d'un embrigadement vertical, mais d'une adhésion progressive à un récit communautaire cohérent. Dans cette logique, les *incels* ne sont ni uniquement des victimes ni uniquement des idéologues. Ils sont souvent les deux à la fois à savoir des individus en détresse qui trouvent dans une idéologie de revanche une explication à leur malheur et une justification à leur colère. Cette hybridation rend leur discours d'autant plus puissant et dangereux.

Enfin, l'absence d'organisation hiérarchique ne signifie pas l'absence de structure idéologique. La diffusion horizontale des récits et des références via les forums produit une radicalisation diffuse, mais efficace. Comme le montre Perry & Scrivens (2019), ce type d'extrémisme décentralisé est typique des nouvelles formes de violence politique, particulièrement difficiles à détecter et à prévenir.

En somme, le phénomène *incel* doit être compris comme un mélange complexe de pathologies sociales et de radicalisation idéologique. Il n'est ni seulement le produit d'un mal-être individuel

et psychologique, ni simplement une réaction politique contre les évolutions sociales contemporaines. C'est la fusion de ces deux éléments, la souffrance sociale et la rhétorique radicale, qui forme la dynamique propre à ce mouvement. Cela souligne la nécessité de répondre à la fois aux aspects psychologiques des individus concernés et aux tendances idéologiques radicales qui les structurent, afin de mieux comprendre et potentiellement prévenir la violence et la radicalisation qu'elles génèrent.

4.2 Les limites des réponses publiques

Face à la montée en visibilité du phénomène *incel*, les réponses institutionnelles face à cette radicalisation demeurent balbutiantes. Conçues à l'origine pour des formes de terrorisme politique ou religieux, les stratégies actuelles peinent à s'adapter à un phénomène hybride oscillant entre trouble psychologique, désaffiliation sociale, et extrémisme idéologique diffus.

Le *Radicalization Awareness Network* (RAN, 2021) a été l'un des premiers organismes européens à proposer une cartographie du phénomène *incel* en termes de prévention de l'extrémisme violent. Ce rapport insiste sur la nécessité d'outils spécifiques d'analyse, en soulignant que les approches classiques de lutte contre le terrorisme ne sont pas adaptées à la nature fluide, décentralisée et idéologique de ce mouvement.

Le *Centre for Research on Security Practices* (2022) va plus loin en plaidant pour une réponse multidimensionnelle, alliant analyse algorithmique, accompagnement psychologique, éducation genrée, et stratégie de déradicalisation adaptée. Selon ces chercheurs, le cœur du problème n'est pas seulement idéologique, mais aussi affectif et existentiel puisqu'il touche à des sentiments de dévalorisation, de perte de sens et de solitude.

La difficulté principale réside dans le caractère déroutant de cette radicalité, souvent solitaire, fragmentaire et émergeant dans des espaces numériques peu régulés. Les *incels* ne forment pas une organisation classique, et leurs actes violents restent, pour l'instant, le fait d'individus isolés. Cette absence de structure rend leur surveillance et leur prise en charge particulièrement complexes. Comme l'a montré Pantucci (2011), la prévention de la radicalisation « en solitaire » nécessite une capacité à repérer les signaux faibles souvent enfouis dans des espaces codés, dissimulés sous des couches d'ironie, d'humour noir ou de second degré.

Pourtant, plusieurs leviers d'action existent. D'abord, une approche éducative sur les normes de genre et les attentes liées à la masculinité permettrait de désamorcer les représentations binaires et les sentiments d'échec associés. Ensuite, un soutien psychologique ciblé, notamment auprès des jeunes hommes en détresse sociale et affective, pourrait constituer une prévention en amont. Enfin, la régulation des algorithmes et des contenus toxiques sur les plateformes numériques est essentielle pour limiter la propagation de discours extrémistes.

Ces approches doivent néanmoins surmonter de nombreux obstacles comme la résistance à l'éducation sur le genre, le sous-financement des services de santé mentale, ou encore les débats juridiques sur la liberté d'expression en ligne. Le traitement du phénomène *incel* nécessite donc une coordination interdisciplinaire entre éducateurs, cliniciens, chercheurs, technologues et institutions publiques.

La prévention de la radicalisation liée au phénomène *incel* reste un défi complexe et largement balbutiant, notamment en raison de la nature hybride de ce phénomène. En effet, les réponses institutionnelles actuelles, souvent focalisées sur des risques terroristes classiques, se trouvent mal adaptées à la réalité des mouvements d'extrémisme en ligne, tels que celui des *incels*, qui se situent à la frontière du politique, du pathologique et du social (RAN, 2021 ; Europol, 2024). Cela crée une dissonance dans les stratégies de réponse, car ces mouvements ne relèvent pas directement des cadres de gestion des risques liés au terrorisme traditionnel mais possèdent cependant un potentiel de radicalisation tout aussi dangereux, bien qu'exprimé différemment.

Une approche institutionnelle inadaptée

Les réponses institutionnelles actuelles sont principalement conçues pour des groupes ou des individus organisés autour de idéologies politiques clairement définies et qui agissent souvent avec une finalité violente explicite. Or, les *incels* sont souvent des individus isolés, se rassemblant en ligne autour de griefs personnels, mais qui, dans certains cas, peuvent se radicaliser progressivement vers des formes de violence extrême. Cette dimension rend leur prise en charge plus subtile et difficile à cerner dans le cadre des stratégies traditionnelles de radicalisation.

Les mécanismes de radicalisation *incel* sont également insidieux et évoluent souvent par des canaux numériques, où la violence peut être symbolique et psychologique au début, avant de se manifester de manière plus explicite. Ce phénomène hybride, combinant des pathologies sociales avec une idéologie extrémiste, nécessite une approche nuancée et multidimensionnelle, que les réponses actuelles ont du mal à intégrer efficacement.

Nécessité d'une approche interdisciplinaire

Pour répondre à cette problématique, les experts insistent sur la nécessité d'une approche interdisciplinaire qui va au-delà des stratégies traditionnelles de lutte contre le terrorisme. Une telle approche devrait inclure plusieurs volets complémentaires :

- Éducation aux relations de genre : Les *incels* sont fortement influencés par des idées sexistes et misogynes qui forment la base de leur radicalisation. Ainsi, des programmes éducatifs visant à démystifier et à réduire ces attitudes envers les femmes et les rapports de genre seraient essentiels pour prévenir la propagation de ces croyances. L'éducation doit se concentrer sur la promotion de la compréhension des relations égalitaires et sur l'élimination des stéréotypes négatifs associés aux femmes et aux hommes "non conformes", aux normes de beauté ou de statut social dominantes.
- Soutien psychologique : Les individus attirés par les idéologies *incels* sont souvent en grande détresse émotionnelle, souffrant de solitude, de dépression et d'anxiété sociale. L'une des clés pour prévenir cette radicalisation réside dans un soutien psychologique adéquat, qui permette de dissiper les mythes et d'aider les individus à mieux gérer leurs frustrations, leurs déceptions relationnelles et à améliorer leur estime de soi. Il est crucial de souligner l'importance d'une approche empathique, plutôt que d'une répression purement punitive, qui pourrait exacerber le sentiment d'injustice ressenti par ces individus.

- Régulation algorithmique : Les plateformes en ligne, qui servent de terrain fertile à la propagation des idées *incels*, jouent un rôle majeur dans la radicalisation de ces communautés. Les algorithmes des réseaux sociaux amplifient les discours haineux et renforcent les camaraderies idéologiques en exposant les utilisateurs à des contenus similaires. Ainsi, une régulation plus stricte des algorithmes et des plateformes numériques, en collaboration avec les autorités publiques et les entreprises technologiques, est cruciale pour empêcher ou tout du moins freiner la diffusion de ces idéologies. Des outils de modération plus efficaces, ainsi que la création de mécanismes d'alerte précoce, sont nécessaires pour identifier et stopper les discours violents avant qu'ils ne se propagent à grande échelle.

Cependant, cette approche interdisciplinaire rencontre plusieurs obstacles. D'une part, l'éducation aux relations de genre peut être perçue comme une ingérence dans des opinions personnelles et est parfois mal accueillie, notamment dans des contextes où l'égalité des genres est encore un sujet de débat politique ou culturel. D'autre part, le soutien psychologique nécessite des ressources humaines et financières substantielles, alors que les services de santé mentale sont souvent déjà sous pression dans de nombreuses régions. Enfin, la régulation algorithmique pose des questions complexes sur la liberté d'expression et le rôle des plateformes numériques dans la régulation du contenu.

En définitive, la lutte contre la radicalisation *incel* nécessite une réponse publique plus holistique et adaptée aux spécificités de ce phénomène. L'approche interdisciplinaire, en mêlant éducation, soutien psychologique et régulation numérique, semble être la plus prometteuse pour éviter que cette forme de radicalisation ne prenne davantage d'ampleur. Cependant, pour que ces mesures soient efficaces, il est nécessaire de les mettre en œuvre dans un cadre coordonné, impliquant des acteurs divers : des éducateurs, des professionnels de la santé mentale, des décideurs politiques et des technologues. Cela permettrait de répondre non seulement à la souffrance des individus concernés, mais aussi à la propagation de leurs idées violentes et radicales dans l'espace public.

Conclusion

Comprendre les *incels* ne consiste pas à excuser leurs propos ou leurs actes, mais à analyser les mécanismes sociaux, affectifs et numériques qui sous-tendent leur radicalisation. Ce phénomène met en lumière des dysfonctionnements dans la construction des identités masculines, dans la socialisation contemporaine et dans la manière dont nos sociétés prennent en charge les vulnérabilités individuelles. Les *incels*, souvent issus de milieux où les attentes sociales autour des relations amoureuses et de la virilité sont exacerbées, expriment une déconnexion profonde entre les idéaux de réussite sociale et personnelle auxquels ils aspirent et leur réalité vécue marquée par le rejet, la solitude et l'échec relationnel.

À travers leurs discours, les *incels* ne se contentent pas de revendiquer une injustice individuelle ; ils formulent une critique systémique de la société actuelle, qu'ils considèrent comme sexuellement injuste, et qui se transforme en une forme de révolte contre un système perçu comme excluant certains hommes de la sphère intime et sociale. Cette souffrance se structure autour d'une vision déformée de la réalité, où la sexualité et les relations amoureuses sont vécues comme un droit légitime que certains hommes (les *Chads*) s'approprient, excluant

ainsi les autres. Cette construction identitaire des *incels* est renforcée par des communautés en ligne, qui leur offrent un espace d'affirmation et de légitimation de la haine, où leurs frustrations et idées deviennent validées et amplifiées.

À l'ère numérique, ces communautés en ligne jouent un rôle clé dans la radicalisation des individus. Internet devient un terrain propice pour la rencontre, l'échange et la reproduction de discours extrémistes. Les algorithmes des plateformes sociales, qui privilégient l'engagement, alimentent ces dynamiques en exposant constamment les *incels* à des contenus similaires, renforçant ainsi leur vision du monde et leur sentiment de victimisation. Cette chambre d'écho numérique permet à la haine de se diffuser plus largement et plus rapidement, transformant des souffrances personnelles en une cause collective, portée par un sentiment d'injustice sociale et renforcée par des symboles de rébellion et de violence.

Face à cette réalité complexe, la prévention de la radicalisation *incel* nécessite une réponse systémique et coordonnée. Il est essentiel d'adopter une approche multidimensionnelle, qui intègre à la fois des interventions psychologiques, des réformes éducatives et des actions politiques. Sur le plan psychologique, il est crucial de soutenir les individus confrontés à des troubles émotionnels tels que la dépression, l'anxiété sociale ou la faible estime de soi, qui sont souvent au cœur de la radicalisation *incel* voire d'autres formes de radicalisation. Les programmes éducatifs doivent viser à déconstruire les stéréotypes de genre et à promouvoir des relations égalitaires fondées sur le respect mutuel. Il est également nécessaire d'agir sur les plateformes numériques, en régulant les contenus haineux et en modifiant les algorithmes pour éviter la polarisation et l'amplification de discours violents.

Cette approche préventive doit aller au-delà de la simple réaction aux symptômes individuels de la radicalisation. Elle doit être inscrite dans une réflexion globale sur la reconstruction des relations sociales et sur la manière dont les sociétés contemporaines abordent la question des vulnérabilités masculines. Il est important de se demander si les modèles traditionnels de masculinité, souvent rigides et inaccessibles, ne contribuent pas à nourrir ce sentiment d'exclusion. Une redéfinition de la masculinité qui valorise des formes plus flexibles et émotionnellement saines pourrait jouer un rôle central dans la prévention de ce type de radicalisation.

Dans ce contexte, il est essentiel de réfléchir à la manière dont les réseaux sociaux peuvent à la fois nourrir et prévenir la radicalisation. En tant qu'espaces numériques où se multiplient les échanges et les influences, ces plateformes jouent un rôle déterminant dans la propagation de l'idéologie *incel*, mais elles peuvent aussi devenir des leviers pour limiter le passage à l'acte. La régulation des contenus haineux et des algorithmes qui amplifient les discours extrémistes est une priorité, tout comme l'intervention rapide dès les premiers signes de radicalisation. Parallèlement, il est impératif de développer des programmes d'éducation numérique qui permettent de mieux outiller les jeunes pour qu'ils puissent identifier et contester les discours toxiques en ligne. La prévention ne doit pas se limiter à des actions réactives, mais impliquer également des approches proactives visant à créer des espaces en ligne plus sûrs et à enseigner des modèles de masculinité positive qui favorisent l'empathie, le respect et l'égalité. Ce travail de prévention doit être une priorité collective pour éviter que la solitude et la frustration des individus se transforment en violence, et pour construire une société numérique plus résiliente face à la radicalisation.

Bibliographie

Baele, S. J., Brace, L., & Coan, T. G. (2019). From “incel” to “saint”: Analyzing the violent worldview behind the 2018 Toronto attack. *Terrorism and Political Violence*, 31(6), 1–25. <https://doi.org/10.1080/09546553.2019.1638256>

Becker, H. S. (1963). *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. Free Press.

Brisard, J.-C. (Director). (2022). *Mascus. Les hommes qui détestent les femmes* [Documentary]. ARTE France. <https://www.arte.tv/fr/videos/107330-000-A/mascus-les-hommes-qui-detestent-les-femmes/>

Centre for Research on Security Practices. (2022). *Tracing radicalization to the incel movement and its connection to violent extremism*. Wilfrid Laurier University.

de Roos, M. S., Veldhuizen-Ochodničanová, L., & Hanna, A. (2024). The angry echo chamber: A study of extremist and emotional language changes in incel communities over time. *Journal of Interpersonal Violence*, 39(21–22), 4573–4597. <https://doi.org/10.1177/08862605241239451>

Ebner, J. (2020). *Going dark: The secret social lives of extremists*. Bloomsbury Publishing.

Ellenberg, M., Speckhard, A., & Kruglanski, A. W. (2023). Beyond violent extremism: A 3N perspective of incelism. *International Center for the Study of Violent Extremism*. https://www.researchgate.net/publication/371229307_Beyond_violent_extremism_A_3N_perspective_of_inceldom

Fernández-Garayzábal González, J., Moskalenko, S., Kates, N., & Morton, J. (2022). Incel ideology, radicalization and mental health: A survey study. *Journal of Intelligence, Conflict, and Warfare*, 4(1), 1–25. <https://journals.lib.sfu.ca/index.php/jicw/article/view/3817>

Ging, D. (2019). Alphas, betas, and incels: Theorizing the masculinities of the manosphere. *Men and Masculinities*, 22(4), 638–657. <https://doi.org/10.1177/1097184X17706401>

Hirschi, T. (1969). *Causes of delinquency*. University of California Press.

Hoffman, B., Ware, J., & Shapiro, E. (2020). Assessing the threat of incel violence. *Studies in Conflict & Terrorism*, 43(7), 565–587. <https://doi.org/10.1080/1057610X.2020.1751459>

Jaki, S., De Smedt, T., Gwinn, L., & De Pauw, G. (2019). Online hatred of women in the Incels.me forum: Linguistic analysis and automatic detection. *Journal of Language Aggression and Conflict*, 7(2), 240–268. <https://doi.org/10.1075/jlac.00026.jak>

Kaplan, J. (1997). ‘Leaderless resistance’. *Terrorism and Political Violence*, 9(3), 80–95. <https://doi.org/10.1080/09546559708427417>

Kimmel, M. (2017). *Healing from hate: How young men get into—and out of—violent extremism*. University of California Press.

Klein, E., & Golbeck, J. (2024). A lexicon for studying radicalization in incel communities. *Proceedings of the ACM on Human-Computer Interaction*, 8(CSCW1), Article 57. <https://doi.org/10.1145/3614419.3644005>

- Lopes, F. M. (2023). What do incels want? Explaining incel violence using Beauvoirian otherness. *Hypatia*, 38(1), 134–156. <https://doi.org/10.1017/hyp.2023.3>
- Lounela, E. (2024, March). Incel online communities, violence, and the construction of collective victimhood. Paper presented at the 5th Conference of the European Counter Terrorism Centre (ECTC) Advisory Network on Terrorism and Propaganda, The Hague, Netherlands. <https://www.europol.europa.eu/publications-events/publications/incel-online-communities-violence-and-construction-of-collective-victimhood>
- McCauley, C., & Moskalkenko, S. (2014). Toward a profile of lone wolf terrorists: What moves an individual from radical opinion to radical action. *Terrorism and Political Violence*, 26(1), 69–85. <https://doi.org/10.1080/09546553.2014.849916>
- McCauley, C., & Moskalkenko, S. (2017). Understanding political radicalization: The two-pyramids model. *American Psychologist*, 72(3), 205–216. <https://doi.org/10.1037/amp0000062>
- Michael, G. (2012). Leaderless resistance: The new face of terrorism. *Defence Studies*, 12(2), 257–282. <https://doi.org/10.1080/14702436.2012.699724>
- Neymon, L. (2024). La tentation réactionnaire des incels. *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/La-tentation-reactionnaire-des-incels>
- Pantucci, R. (2011). What have we learned about lone wolves from Anders Behring Breivik? *CTC Sentinel*, 4(9), 1–4. <https://www.jstor.org/stable/26298537>
- Perry, B., & Scrivens, R. (2019). *Right-wing extremism in Canada*. Palgrave Macmillan.
- Rajah, J. K. (2024). The dynamic radicalization process and violent behavior of incels. In *Proceedings of the 2024 International Conference of the System Dynamics Society* (pp. 1–15). <https://proceedings.systemdynamics.org/2024/papers/P1164.pdf>
- RAN Policy Support. (2021). *Incels: A first scan of the phenomenon (in the EU) and its relevance and challenges for P/CVE*. Radicalization Awareness Network.
- Sageman, M. (2004). *Understanding terror networks*. University of Pennsylvania Press.
- Solopova, V., Popa-Wyatt, M., & Berškýtė, J. (2025). Exploring incel group dynamics: A computational study of hierarchy and group-boundary policing. *Journal of Computational Social Science*, 8(1), 1–25. <https://doi.org/10.1007/s42001-024-00357-5>
- Sparks, B., Zidenberg, A. M., & Olver, M. E. (2022). Involuntary celibacy: A review of incel ideology and experiences with dating, rejection, and associated mental health and emotional sequelae. *Current Psychiatry Reports*, 24(12), 1–9. <https://doi.org/10.1007/s11920-022-01354-0>
- Sutherland, E. H. (1947). Differential association theory and differential social organization. In *Sociological Theory and Social Research* (pp. 36–50). Holt, Rinehart and Winston.
- Tajfel, H., & Turner, J. C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & W. G. Austin (Eds.), *Psychology of intergroup relations* (pp. 7–24). Nelson-Hall.
- Whittaker, J., Costello, W., & Thomas, A. G. (2023). Predicting harm among incels (involuntary celibates): The roles of mental health, ideological belief and social networking.

Journal of Policing, Intelligence and Counter Terrorism, 18(1), 1–20.
<https://doi.org/10.1080/18335330.2023.2184567>

Zimmerman, S. (2022). The Ideology of Incels: Misogyny and Victimhood as Justification for Political Violence. *Terrorism and Political Violence*, 34, 166-179.
<https://doi.org/10.1080/09546553.2022.212901>